

Commentaires

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (15), 31–39.



LE PHILOSOPHE CHEZ LES AUTOPHAGES

Jacques Bouveresse
Minuit, 1984

Les philosophes français sont malades côté raison, un peu comme les romantiques pouvaient l'être côté cœur. Ils écrivent n'importe quoi, n'importe comment, et la philosophie en souffre. «Le monde philosophique est rempli aujourd'hui non seulement d'auteurs à succès, mais également de maîtres d'école ennuyeux et de cuistres prétentieux qui se croient tellement «anormaux» et tellement menaçants pour l'ordre social, les institutions (...) que l'illustre Diogène dans son tonneau pourrait passer, à côté d'eux, pour un enfant de chœur conformiste».

Premier tome d'une série de trois, le livre de Jacques Bouveresse ne fera certainement pas l'unanimité. Pourtant, tous ceux et celles qui s'intéressent à la philosophie devraient se faire un devoir de le lire. Quelque part dans ces 200 pages se cachent quelques idées pour nous. Bouveresse est courageux, sans illusion. Spécialiste de Wittgenstein (en France, c'est déjà un malheur!), adorateur de Musil, il glane un peu partout dans la culture occidentale des idées pour transformer dans ses fondements la philosophie telle qu'on la pratique actuellement. On peut lui pré-

dire un échec. Peu importe, le livre est là et c'est une bonne et belle chose.

C'est toute la question de la liberté et de la responsabilité intellectuelle qui est soulevée dans ce livre. Ce n'est pas avec l'air du temps que Bouveresse règle ses comptes mais avec des philosophes bien vivants qui accaparent actuellement toutes les scènes. Un rude combat éthique. On attend les deux autres tomes.

Marc Chabot



ALEXIS DE TOCQUEVILLE 1805-1859

André Jardin
Hachette, 1984

André Jardin, l'auteur de cette magistrale étude biographique consacrée à Tocqueville, n'y est pas allé de main morte: il a dépouillé toutes les archives familiales, une correspondance massive et souvent inédite, des mémoires restés à l'état de manuscrit, et ainsi de suite. En plus, ce n'est pas n'importe qui: il s'agit du secrétaire scientifique de la Commission nationale chargée de publier les œuvres complètes de Tocqueville en trente volumes. Cela n'en fait pas automatiquement un écrivain de premier ordre, et de fait le style de M. Jardin est un peu plat par moment, mais cela en fait indiscutablement un auteur documenté et autorisé.

Tocqueville est surtout connu pour *La Démocratie en Amérique*, c'est-à-dire en tant qu'observateur infatigablement curieux mais profondément critique de la démocratie américaine naissante. Les Français connaissent plus que nous et sont mieux en mesure d'apprécier *L'Ancien Régime et la Révolution*.

Ce qui est beaucoup moins connu, par contre, je veux dire dans le détail, c'est Tocqueville en tant qu'homme d'action. Sur ce point, l'ouvrage de Jardin est fort instructif. La «car-



rière» de Tocqueville est narrée sans complaisance (même si l'auteur est visiblement sympathique à son «objet»): député, Ministre des Affaires étrangères, inépuisable opposant au Second Empire, Tocqueville apparaît dans l'ensemble comme un politicien de grande envergure, et en somme aussi amoureux de l'action que de la réflexion. Penser pour de vrai ne saurait se faire en vase clos, a-t-on envie de conclure.

Martial Bouchard



CHRONIQUES Alejo Carpentier Idées/Gallimard, 1983

«La présente anthologie de chroniques, écrit Carmen Vasquez en introduction, n'est qu'un simple reflet de l'activité journalistique d'Alejo Carpentier.» Activité qui s'étalera sur près d'un demi-siècle et qui parviendra au lecteur d'alors tantôt de La Havane, tantôt de Paris, de Mexico, de Madrid et de Caracas. Et qui se préoccupera davantage de l'homme que des événements.

Le choix des chroniques qui nous est ici présenté provient principalement de trois publications auxquelles a collaboré Carpentier de 1925 à 1959.

Les premières — les plus intéressantes à mon avis — paraissent dans un mensuel et un hebdomadaire cubains (*Social* et *Carteles*) pendant que Carpentier vivait à Paris. Le chroniqueur fait ici écho à tout ce qui s'y passe. Il nous parle des écrivains et des peintres qui y vivent (Jean Cocteau, Robert Desnos, Man Ray, Picasso, Foujita), des quartiers qu'il affectionne plus particulièrement (Montparnasse, Saint-Sulpice), des expositions qui s'y tiennent, du mouvement surréaliste et des passions qu'il soulève (entre autres choses la célèbre bagarre du *Maldoror*), de cinéma, etc. La plupart de ces textes, parus entre 1928 et 1937, suscitent encore beaucoup d'intérêt parce qu'ils témoignent d'une période tumultueuse tant au niveau artistique que politique (il faut ici souligner l'émouvant reportage de Carpentier sur la guerre civile espagnole au moment du deuxième congrès international des écrivains).



Par contre, les chroniques publiées dans le quotidien vénézuélien *El Nacional* — à l'exception d'un très beau texte à la mémoire de Léon-Paul Fargue, ainsi qu'un texte qui traite du «réel merveilleux», thème cher à Carpentier et à nombre d'autres écrivains latino-américains

— me sont apparues beaucoup moins intéressantes, plus alimentaires serais-je tenté de dire. Carpentier aborde ici des thèmes aussi variés que la publication du journal intime de Kafka, la façon de travailler de Hemingway, l'architecture moderne, la tenue vestimentaire de l'artiste, l'aseptisation émotive du théâtre, le rôle de la télévision, etc. Plus courtes que les précédentes, ces chroniques font davantage appel à l'anecdote sans conséquences qu'à l'émotion ressentie au contact d'une rencontre ou d'un événement. Il y a fort à parier que l'âme de Carpentier se trouvait alors dans une écriture tout autre.

Jean-Paul Beaumier

LA PUISSANCE ET LES RÊVES

Régis Debray
Gallimard, 1984

Régis Debray s'interroge ici sur ce que doit ou peut être la *realpolitik*, c'est-à-dire la doctrine de relations internationales d'un parti de gauche au pouvoir. Sa réflexion est centrée sur la critique de la tradition socialiste «rêveuse» et «tenace», notamment en France, et sur la renaissance de l'idée de nation.

La dimension critique de *La puissance et les rêves* fait sa force. Quand Régis Debray aborde le concept et le contenu de la «*realpolitik*» de gauche, on passe aux vœux pieux. «Le moral est tout. Tout est moral». La *realpolitik* de gauche exige des moyens matériels restreints, mais «illimités en intensité éthique».

«Le champ clos où s'affrontent les États exposés à la dureté des oppositions extrêmes, n'est pas celui de la diplomatie ni de la stratégie». C'est «le terrain où s'affrontent les esprits des peuples et où l'esprit du monde affirme son droit suprême», écrit Régis Debray en conclusion de son livre. La



realpolitik de gauche «demande leur avis aux peuples avant de les mettre en sécurité.»

Certes, *La puissance et les rêves* ne constitue qu'un premier jalon — consacré aux principes — des réflexions de Régis Debray sur le comportement d'un homme de gauche au pouvoir qui «ne semble avoir le choix qu'entre humilier ses idées et résilier ses fonctions». Il faudra sans doute attendre le second jalon, *L'alliance et les menaces*, pour savoir comment ce même homme peut surmonter le dilemme.

La puissance et les rêves a visiblement été écrit par un homme qui a goûté et participé au pouvoir. Régis Debray a en effet été un conseiller du président François Mitterrand. Ses remarques sur le télescopage de la pensée et de l'action, notamment chez le preneur de décisions, en témoignent. Il y a là de belles pages qui invitent presque à faire table rase des grandes bureaucraties diplomatiques, pour revenir à cette époque dorée où Talleyrand, n'ayant pas le téléphone et voyageant peu, ne recevant qu'une dizaine de dépêches par jour et ne supervisant que quelques collaborateurs, conseillers et messagers, avait amplement le temps de penser.

Il reste que *La puissance et les rêves* n'est pas le meilleur livre de Régis Debray. On ne perd sans doute pas son temps à

le lire, ne serait-ce peut-être qu'à cause de la prose souvent éblouissante de l'auteur, mais on peut s'en passer. On y retrouve des intuitions brillantes, mais aussi des banalités.

Il n'y a pas dans *La puissance et les rêves* cette «trouaille» peut-être géniale, au moins dans sa formulation et dans sa démonstration, d'un «inconscient politique», autour duquel s'articule son précédent livre *Critique de la raison politique*. Il s'agit là d'une «force incontrôlée», «apparemment irrationnelle, déterminée par des formes fixes d'organisation matérielle» et dont l'étude, la «science des rêves sociaux», relève des sciences de la nature dont les disciplines humaines et sociales sont constitutives.

C'est peut-être pour cette raison que la maison Gallimard, qui publie les deux titres, n'a inscrit que *Critique de la raison politique* dans sa prestigieuse collection «Bibliothèque des Idées».

René Beaudin



LA SOCIÉTÉ DU VIDE

Yves Barel
Seuil, 1984

Une réflexion sur la crise qui ne stagne pas au ras la crise.

Beaucoup plus globalement, Barel réfléchit sur des

concepts comme celui d'autonomie ou d'auto-référence. Parti du constat que des mutations sociales surviennent à un rythme accéléré dans nos sociétés, en particulier dans le domaine de l'économie (travail au noir, «nouveaux entrepreneurs», changement dans la valeur qu'on accorde au travail par rapport au loisir ou à la vie privée), il nous entraîne dans une analyse de la politique et de ses rapports occultes avec l'économie, démonte le mythe de l'autonomie en dernière instance de l'économie qui est, selon lui, essentiellement un phénomène politique. Suit une description du «patrimoine» ou de la reproduction des élites. Bien qu'on puisse certainement en retenir quelques principes généraux, ce chapitre supporte mal la traversée de l'Atlantique; très — trop — français dans ses analyses minutieuses et les exemples retenus, il est aussi, malheureusement pour ceux qui connaissaient peu ou mal les méandres de l'administration française, le plus long.

Qu'importe, l'ouvrage se referme sur une analyse des paradoxes de la logique et de l'autonomie. En effet, pour Barel, *Autonomie* est le mot clé qui permet de saisir aussi bien le corporatisme des syndicats que les mouvements sociaux actuels.

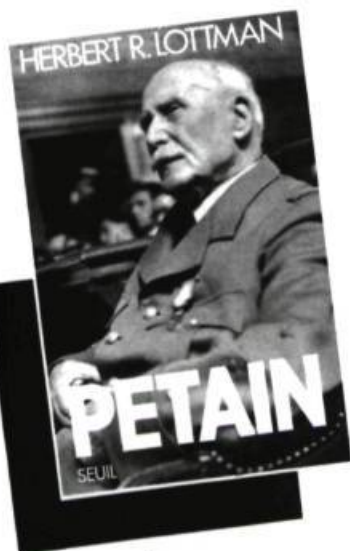
Un livre aux chapitres à première vue disparates, mais qui cherche à cerner les contours de l'autonomie, sa dynamique profondément paradoxale, comme la vie.

Andrée Fortin

PÉTAÏN

Herbert R. Lottman
Seuil, 1984

Tout, tout, tout!!! Vous voulez savoir ce que le maréchal de France a mangé le soir où il recevait tel groupe ou tel personnage illustre, comprendre comment fonctionnait le gouvernement de Vichy, saisir la



Françaises Libres à la place de Charles de Gaulle. Ce qui aurait fait de lui un héros au lieu d'en faire un traître. L'autre mérite de cet ouvrage est de nous mettre en contact avec un autre Pétain, moins connu, celui de Verdun et de la Grande guerre, ce Pétain dont on donnait le nom aux places publiques. Essayez donc de trouver une place Philippe-Pétain en France...

André Jean

personnalité de celui que les Français ont vénéré avant de le condamner à mort? Le bouquin de Lottman est ce qu'il vous faut. L'auteur nous avait déjà habitués à un travail méticuleux avec ses deux ouvrages précédents, une biographie de Camus et une étude sur les intellectuels français durant la Seconde guerre, *La rive gauche*, mais dans *Pétain*, il se surpasse. Pour faire ce travail gigantesque, il disposait de matériaux que bien peu d'historiens avant lui avaient eu le loisir de consulter: les archives de Vichy. Le préjugé que nous avons à propos du maréchal collabo s'estompe suffisamment pour nous laisser voir un homme que les événements dirigeaient beaucoup plus qu'il ne les dirigeait lui-même, un homme qui dans plusieurs cas agissait pour essayer de ménager la chèvre et le chou, perdant très souvent les deux. Un des mérites de cet ouvrage est qu'il se borne à donner des faits, et rien de ce qui y est avancé ne l'est sans au moins une lettre, un témoignage, un extrait de mémoires à l'appui. Lottman ne prend pas position. Il nous donne plutôt à réfléchir sur un homme qui à l'âge très respectable de 85 ans doit assumer les plus hautes fonctions de son pays dans un contexte des plus difficile, tiraillé entre les collabos maximalistes et ceux qui secrètement lui faisaient des offres pour aller prendre la tête des Forces

PERSONNAGES SECONDAIRES

Joyce Johnson
Sylvie Messinger éd. 1984

Qui furent les femmes qui tournèrent autour des écrivains de la beat generation? Cette question n'a guère préoccupé les spécialistes universitaires ou littéraires. On préfère écrire sur les idoles, ajouter quelques fleurons à la gloire du poète, du musicien, de l'écrivain. Mais qui sont les femmes sur les photos nombreuses qui nous restent de la génération des Kerouac, Corso, Burroughs, Ginsberg? Que faisaient-elles? On parle beaucoup actuellement du silence des hommes, mais il faut se rappeler que le silence est surtout une histoire de femmes; nous pourrions même parler d'un silence sans histoire...

Joyce Johnson est romancière. *Personnages secondaires* (en anglais *Minor Characters*) est le récit de sa jeunesse. Elle fut l'amie de Jack Kerouac. Son amie de New York, pourrions-nous préciser. Elle a vécu avec lui et nous raconte ce que cela pouvait vouloir dire, vivre avec le chef de file de la beat generation. Son livre est une sorte de *Mémoires d'une jeune fille rangée* à l'américaine. Un récit troublant. Elle prend aujourd'hui la parole pour nous parler avec beaucoup de tendresse d'une époque difficile (est-ce qu'il y en a des faciles?). «Je suis une femme de quarante-sept ans hantée en permanence



par un sentiment d'impermanence». La plupart des autres femmes sont mortes. Elles ont eu droit à quelques lignes dans un roman ou dans un poème écrit par les hommes de leur vie. Un livre triste, nostalgique, mais que ceux et celles qui aiment Kerouac devraient lire d'une couverture à l'autre. Pour vraiment tout savoir. Du majeur au mineur.

Marc Chabot



LES CONCEPTIONS POLITIQUES DU XXe SIÈCLE

François Châtelet et
Évelyne Pisier-Kouchner
P.U.F., Coll. Thémis, 1984

Je savais que le philosophe

français François Châtelet y travaillait depuis nombre d'années. Comment les tâches se sont-elles partagées entre lui et Évelyne Pisier-Kouchner, je l'ignore. Chose certaine, ils viennent tous deux de réaliser ce qui devrait compter comme un «must» pour quiconque réfléchit sur les idées et les pratiques politiques du présent siècle. (À noter tout de suite: deux autres volumes sont prévus, l'un portant sur les notions fondatrices et les principes qui se trouvent à l'origine de la pensée politique occidentale, l'autre sur la réflexion politique classique de la Renaissance à la fin du XIXe siècle.)

Que cette petite brique paraisse dans une collection nommée «science politique» est un peu trompeur car son contenu la place au cœur de la philosophie politique. Voici un survol de ses grandes articulations. *Préliminaires: 1/Nietzsche contre l'État 2/Freud contre la morale 3/La rationalité scientifique contre la raison 4/L'art contre le poids des choses* *Chapitres: 1/L'État gérant 2/L'État parti 3/L'État nation 4/L'État savant 5/L'État en question* (Cette dernière partie est passionnante).

Résultat d'un impressionnant travail de lecture, d'analyse et de synthèse, ce livre ne se présente pas (les auteurs le soulignent avec insistance dès le départ) comme un traité, encore moins comme un précis: il en existe d'excellents et ils n'ont pas voulu faire double emploi. En bref, le «parti pris pédagogique des auteurs» consiste à proposer «une réflexion générale sur l'ensemble des conceptions politiques du XXe siècle» où le plus important est de comprendre plutôt que de simplement apprendre. Je ne vais pas tenter de faire accroire que j'ai pu scruter à fond ces 1088 pages et que je peux porter un jugement d'ensemble. Celles que j'ai consultées au hasard ont tout simplement fait reculer mon ignorance: c'est déjà ça.

Martial Bouchard



IDEA
Erwin Panofsky
Idées/Gallimard

Enfin! Il aura fallu attendre pas moins de soixante ans pour que cet essai tout à fait essentiel pour l'étude de l'esthétique soit traduit en français, alors qu'une traduction anglaise existe depuis 1968.

«Comment le concept d'Idée, dont Platon lui-même a si fréquemment déduit l'infériorité de l'activité artistique, a-t-il pu, par un renversement de son sens, se transformer, ou peu s'en faut, en un concept spécifique de la théorie de l'art?» Pour répondre à cette question de départ, Panofsky, aidé de sa légendaire érudition et d'un sens de l'analyse des plus fins, s'est appliqué à débroussailler, littéralement (et avec force, faut-il le noter), le champ des théories de l'art pour la période allant de l'Antiquité au néo-classicisme du XVIIe.

Livre de référence indispensable pour l'étude des théories de l'art anciennes, ce court essai de Panofsky, sans que cela soit toujours explicite, éclaire de manière pénétrante les problèmes posés à l'esthétique moderne, depuis Kant jusqu'à nos jours. En ce sens, c'est avec le plus vif intérêt qu'on relira le chapitre couvrant les théories maniéristes (ce moment bref mais décisif de l'histoire de l'art

occidental, où s'est effectué le divorce moderne entre l'art et le «sens» ou «la forme et l'intelligible», selon l'expression de Robert Klein) dont Panofsky fut l'un des premiers à reconnaître l'ampleur et l'importance.

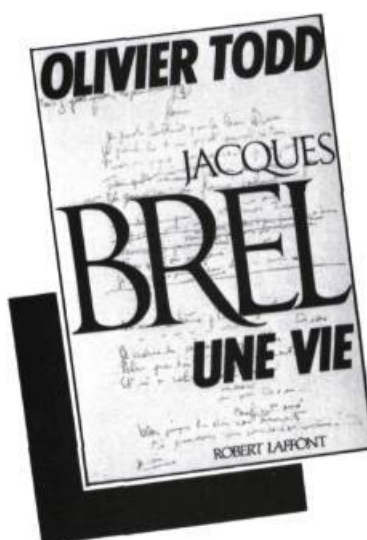
Un classique de l'histoire des idées, mais aussi un modèle d'enquête intellectuelle.

Pierre-Stéphane Aquin

JACQUES BREL, UNE VIE
Olivier Todd
Robert Laffont, 1984

Écrire sur Brel, c'est risquer de tomber dans le piège de la mythification et de faire de l'homme un sujet de légendes. Ce n'est pas le cas pour cet ouvrage d'Olivier Todd. L'auteur, on le sent, aime beaucoup Brel et lui porte une grande admiration, mais il ne perd pas tout sens critique. Avant de rédiger ce livre, Todd a rencontré une centaine de personnes qui ont connu Brel, et les propos qu'il rapporte dans cette biographie, vérifiés et vérifiables, ne versent à aucun moment dans le potinage.

Les cinquante premières pages sont un peu arides, mais elles ont l'avantage de permettre au lecteur de mieux situer Brel et de comprendre les rapports qu'il a entretenus avec son pays. Cependant, après le premier chapitre, impossible de quitter le livre. Au fil de ces 400 pages, Todd nous révèle l'homme qui a mené plusieurs vies professionnelles et privées, qui a chanté la tendresse nécessaire, l'amour impossible, le désespoir, la bêtise, l'échec inévitable, la mort. Brel n'était pas un musicien au sens classique, il ne savait pas déchiffrer les partitions; c'était un parolier qui a toujours écrit ses chansons et n'a jamais chanté que ses chansons. Et il fut un prodigieux interprète: «Brel met en scène ses textes, capture, prend dans ses filets, par sa dramaturgie, son sens du mot, son flair musi-



cal. Il transforme une chanson en tableau.»

Jacques Brel est parvenu à bien préserver sa vie privée. Il a aimé parallèlement plusieurs femmes, et de façon très intense. On apprend que, pour cet homme qui a beaucoup parlé de l'amour et des femmes sur un ton très misogyne, l'amour était une conquête désirable et impossible à la fois.

Brel a laissé de bons souvenirs mais aussi de vilaines blessures. À la lecture de ce livre, vous en saurez davantage à propos de ses rencontres capitales: Gérard Jouannest, François Raubel, etc. Vous aurez peut-être envie de réécouter vos disques ou bien de courir vous en procurer. Chose certaine, vous connaîtrez mieux cet homme de démesure que fut Brel, cette bête de scène domptée et sauvage.

Susy Turcotte

LE SOCIALISME SANS MARX

Alec Nove
Éditions Economica, 1983

Il faut lire *Le Socialisme sans Marx* comme un livre d'histoire de la pensée économique, même si le sous-titre *L'économie du socialisme réalisable* laisse croire qu'il s'agit d'un nouveau

modèle de développement socialiste plus ou moins apparenté au libéralisme avancé ou à la social-démocratie.

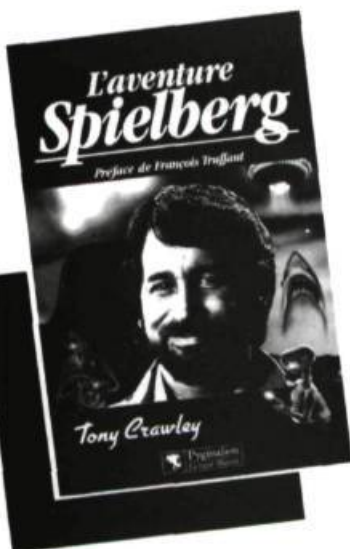
Il passe en revue les théories économiques socialistes, dont bien sûr celle de Karl Marx, de même que la pratique des pays qui se réclament du socialisme.

M. Nove, un économiste professeur à l'université de Glasgow, plaide pour un socialisme qui ne dit presque pas son nom, pragmatique, non scientifique, sans idéologie, plein de bon sens, qui prend l'homme avec sa «nature» et ses «passions» et sa vie quotidienne, tel qu'il est, en partant du postulat que les prémices ou les fondements du capitalisme sont désormais caducs.



Ce socialisme prend le temps comme son meilleur allié, se donnant comme projet de se réaliser dans l'espace d'une vie d'un enfant déjà conçu.

René Beaudin



L'AVENTURE SPIELBERG
 Tony Crawley
 Éd. Pygmalion/Gérard Watelet, 1984

Depuis l'époque où le *Citizen Kane* d'Orson Welles émerveilla les fondateurs d'un art encore naissant, aucun réalisateur n'avait connu une notoriété aussi rapide. À l'exception de 1941, une erreur de parcours, tous les films de Spielberg ont conquis des millions de spectateurs et totalisé des recettes record. Le livre de Tony Crawley cerne avec la précision d'un reportage journalistique l'ascension fulgurante de ce *wonder boy* contemporain.

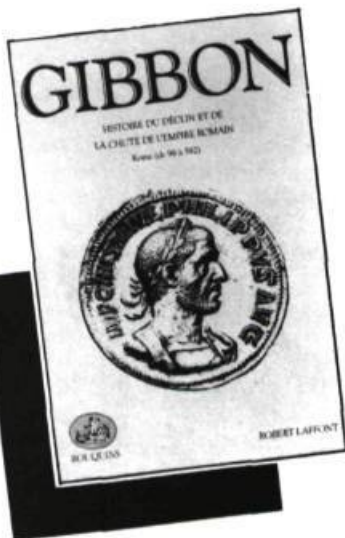
Ainsi, Crawley ne néglige aucune des innombrables tracasseries avec les producteurs et directeurs des grands studios, décrit les relations de travail entre Spielberg et ses équipes de tournage, explique la fabrication des effets spéciaux et souligne les différentes références littéraires, cinématographiques et télévisuelles du cinéaste. On pourrait cependant lui reprocher de trop laisser libre cours à ses tendances au potinage, de faire des envolées dithyrambiques et de poser des jugements de valeur qui n'ajoutent pas d'information substantielle. Le reste que *L'aventure Spielberg* renferme des renseignements susceptibles d'éclairer plus d'un observateur sur le travail de Spielberg et expose dans un lan-

gage clair les règles de l'industrie cinématographique américaine en racontant les exploits d'un de ses personnages déjà légendaires.

Louis Gagnon

HISTOIRE DU DÉCLIN ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN
 E. Gibbon
 Robert Laffont
 Coll. Bouquins, 1983

On se réjouit de voir enfin reparaitre en français le classique monument de Gibbon sur l'Empire romain. Cet ouvrage, qui a les dimensions d'une véritable somme (quelque 2300 pages à doubles colonnes) a d'abord paru en Angleterre en 1776. Depuis lors, il fait sans conteste partie du fonds particulier de la littérature universelle — c'est-à-dire qu'il n'a jamais cessé d'être actuel, et aujourd'hui moins que jamais. Il sert de lecture de chevet à la plupart des grands hommes politiques des deux derniers siècles, de Napoléon à Churchill, tant la vision qu'il impose jette des lumières éblouissantes sur l'actualité de toujours.



Fruit exemplaire d'une érudition qui nous semble in-

La rentrée littéraire au

seuil

Jean-Claude Guillebaud
L'ANCIENNE COMÉDIE



roman Seuil

Jean-Claude Guillebaud

L'ANCIENNE COMÉDIE

15,95\$

Tout éclaircir, tout dire à la femme aimée de la relation haine-amour-peur qui unit le fils à sa mère. Le premier roman d'un journaliste connu pour ses grands reportages, notamment au « Monde ».

Gilles Carpentier

LES MANUSCRITS DE LA MARMOTTE

16,95\$

Pour le lecteur professionnel de manuscrits, sommeil et lecture se mêlent en un même rêve cocasse sinistre. Sur les frontières de l'amour et du mépris, du sexe, de l'alcool et des fantômes, ce dormeur vigilant écrit.

GILLES CARPENTIER
 Les manuscrits de la marmotte



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Michel del Castillo

LA GLOIRE DE DINA

16,95\$

Un roman où le narrateur découvre, grâce à un roman, l'existence de ses deux demi-frères et enquête sur les multiples facettes de la vie, pour le moins exceptionnelle, de Dina, sa mère.

Du même auteur:
 La nuit du décret

MICHEL DEL CASTILLO
 La gloire de Dina



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

En vente chez votre libraire

Pour recevoir régulièrement et gratuitement le "27 rue Jacob"

bulletin des nouveautés des Éditions du Seuil

retournez ce coupon à:

Dimédia Inc. 539 boul. Lebeau, Ville St-Laurent, H4N 1S2

NOM.....

ADRESSE.....

PROFESSION..... CODE POSTAL.....

maginable de nos jours, il constitue une lente et juste réflexion sur les événements et les hommes qui ont fait surgir ce premier grand empire « universel » de l'histoire humaine et qui l'ont du même coup conduit à sa perte. Cela dura très longtemps. C'est pourquoi, à l'encontre de l'historiographie en vogue jusque-là, Gibbon poursuit son enquête au-delà de la chute de l'Empire d'Occident (476) pour ausculter sa longue agonie, qui prit la forme de l'Empire d'Orient (476-1453).

La lecture en est d'autant plus fascinante qu'elle se fait à travers un monument non moins prestigieux — la traduction qu'en fit en 1812 l'homme politique français François Guizot (1787-1874).

Et s'il fallait, dans ce labyrinthe inouï, chercher quelque phrase qui illustre à la fois la magnificence de Gibbon et l'envergure de son traducteur, il faudrait choisir celle-ci: « On voyait rassemblés sous les drapeaux du même prince, l'Ibère, l'Arabe et le Goth, occupés à se considérer avec une mutuelle surprise; et le célèbre Alaric acquit à l'école de Théodose les talents militaires qu'il employa depuis, d'une manière si funeste, à la destruction de Rome et de l'empire. »

On croirait ouvrir un journal du matin — avec, en plus toutefois, ce qui manque à tout bon journal du matin: le don créateur, le verbe et l'esprit. Une lecture à conseiller à ceux qui en ont assez des journaux...

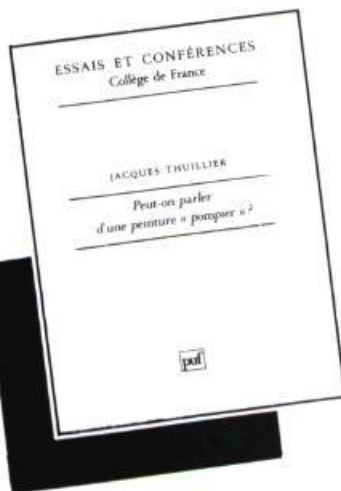
Jean Marcel

PEUT-ON PARLER D'UNE PEINTURE « POMPIER » ?

Jacques Thuillier
Presses Universitaires de France, 1984

On a beaucoup fait état de la peinture pompier à la faveur de la récente exposition Bouguereau du MBA de Montréal. Malheureusement, le débat,

que visiblement on cherchait à provoquer, aura laissé le public sur sa faim. Ce débat, on s'en doute, est beaucoup plus vaste que l'oeuvre de ce brave Adolphe-William Bouguereau. Il faut d'abord se rappeler *Les peintres pompiers. La peinture académique en France de 1830 à 1880* (Flammarion, 1980, 134 p.) où James Harding avait montré que l'histoire de l'art, soucieuse d'expliquer la dynamique évolutive de la peinture française par une succession de révolutions (romantisme, naturalisme, impressionnisme, symbolisme, fauvisme, cubisme et j'en passe), avait fini par omettre tout un pan de la réalité picturale française de 1848 à 1914. Cela était d'autant plus préjudiciable que l'art ainsi mis de côté était précisément celui qui triomphait aux Salons et aux Expositions universelles du Second Empire et de la Troisième République (définissant donc le goût pictural du public au moment de la création des grands musées) et qui était enseigné à l'École des Beaux-Arts.



Le livre de Jacques Thuillier récemment publié aux PUF dans la collection « Essais et conférences / Collège de France » pourra à prime abord décevoir par les circonvolutions épistémologiques des premières pages. L'auteur y définit en effet le mot « pompier », faisant remarquer non sans humour

qu'on ne songerait pas à le traduire en anglais par *fireman painting*. L'origine et l'avenir du mot me semblent avoir moins d'importance que l'opposition qu'il importe de faire entre tradition et renouvellement des formes à la lumière des expressions picturales d'une époque, la fin du XIXe siècle, encore goûtée par à peu près tous les publics. Si l'on a la patience de gratter sous les locutions très Collège de France (et cette vertu n'est pas mise à trop rude épreuve étant donné que le bouquin ne fait que 64 pages), on découvre que les circonstances qui ont fait ignorer Meissonier, Cabanel, Bouguereau, Gérôme, Bastien-Lepage (autant que Moreau et Puvis) sont par certains côtés suspectes. Tout aussi suspects sont certains raccourcis qui ont fait confondre les révolutions picturales et les velléités de changement social aux yeux de certains historiens. Au moment où le rétro triomphe, ces considérations peuvent avoir de l'intérêt.

Gilles Pellerin

LE COMTE DE CAGLIOSTRO Denyse Dalbian Robert Laffont, 1983

« Tout le monde connaît l'affaire du collier, où le célèbre cabaliste se trouva impliqué, mais dont il sortit à son avantage, ramené en triomphe à son hôtel par le peuple de Paris. » NERVAL, *Les Illuminés*.

Des faits comme celui-là, bien sûr qu'on les connaît. Mais Joseph Balsamo (1743-1795), qui décida un jour d'adopter le nom de son oncle, et le titre de comte, est de ces personnages aussi inconnus qu'ils sont célèbres. Et si l'on n'a lu que *Les mémoires d'un médecin* ou *Le collier de la reine* d'Alexandre Dumas, on peut même croire qu'il ne s'agit que d'un personnage de roman. Près de deux siècles après sa mort à la forte-

resse de San Leo, la reconstitution de sa vie tient plus de l'archéologie policière que de la biographie.

Fruit de nombreuses années de recherche et tirant profit de sources inédites, le travail de Denyse Dalbian est sans doute le plus fouillé qu'il soit possible de lire sur celui qui fut le franc-maçon le plus célèbre de son temps. Comme le personnage n'a laissé de traces bien visibles qu'à partir de son arrivée à Strasbourg en 1780, le livre retrace de mois en mois la courte mais fulgurante carrière du fondateur du rite égyptien, du début de son amitié avec le cardinal duc de Rohan à sa condamnation à perpétuité par l'Inquisition.



Était-il alchimiste authentique ou simple imposteur, d'où tirait-il cet argent qui lui permettait une vie princière — Denyse Dalbian ne peut percer tous les mystères. Mais elle arrive à tracer un portrait assez précis du « Grand cophte ». Mégalomane et aventurier, ce peintre recyclé dans les arts occultes avait des largesses de grand seigneur. Il soignait — et guérissait — indifféremment, et gratuitement, les riches et les pauvres. De plus, il a puissamment contribué à répandre les idées libérales qui triompheront au siècle suivant. Car il se disait

commentaires

mandaté pour défendre la liberté.

Ce livre précieux ramasse ce qui subsiste d'une légende. Car tous les papiers et objets personnels de Cagliostro ont été brûlés par l'Inquisition. Sauf, curieusement, le manuscrit de la *Très Sainte Trinosophie*, traité alchimique d'auteur inconnu.

André Lemelin



LES FOUS DU LANGAGE Marina Yaguello Seuil, 1984

De tous temps, les hommes et les femmes ont rêvé d'une langue parfaite qui faciliterait les échanges entre les peuples. Ils ont aussi recherché la langue originelle. D'où peut bien provenir ce langage articulé que nous connaissons aujourd'hui?

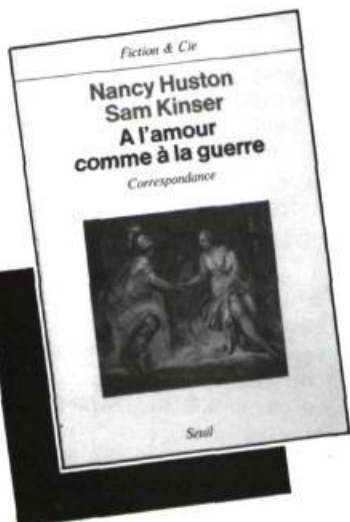
Après la description que nous fait Marina Yaguello de deux cas importants — la création consciente de langues telles l'esperanto de Zamanhof et les créations inconscientes qui, comme celles d'Hélène Smith, s'apparentent au délire mystique — nous constatons qu'ils correspondent tous les deux à sa définition de l'inventeur. «L'inventeur de langue est un amateur au double sens du terme: amoureux du langage et des langues, il ne connaît rien à la science du langage.» Zamanhof a conquis plusieurs milliers d'adeptes à travers le monde alors qu'Hélène Smith était la seule à parler «martien». L'esperanto n'est pas la seule langue artificielle puisqu'on a dénombré 368 langues créées artificiellement en quatre siècles.

Marina Yaguello a réuni en annexe une série de documents assez étonnants: Leibniz, Jean-Jacques Rousseau, Cyrano de Bergerac, Nicolas Marr... Ils se sont attardés chacun à leur façon à différents aspects du problème posé par les langues et

le langage: recherche de la langue primitive, les langues imaginaires dans les oeuvres de fiction, etc.

Enfin, penseurs, inventeurs ou illuminés, on a l'impression que tous ont un peu cultivé les mêmes utopies, le même désir d'universalité...

Marie Chabot



À L'AMOUR COMME À LA GUERRE Nancy Huston et Sam Kinser Seuil, 1984

Pour comprendre la guerre peut-être faut-il, paradoxalement, chercher du côté de l'amour? Cette intuition d'une

«solidarité des systèmes de l'amour et de la guerre» dans la culture occidentale deviendra l'idée de départ d'une correspondance de quatre années (1979-1983) entre Nancy Huston, essayiste et romancière, et l'historien américain Sam Kinser.

À travers la mythologie grecque et romaine, l'histoire, la littérature et l'observation de la réalité contemporaine, Huston et Kinser font voir une multitude de relations entre les drames de l'amour et de la guerre. Ces relations s'observent, par exemple, dans la similarité des passions déchaînées qu'ils entraînent, dans la liaison de Mars et Vénus du côté de la mythologie, ou encore dans les associations qu'évoquent à certains égards la condition du soldat et de la prostituée, dont les corps sont tous deux soumis à l'exploitation.

Bons érudits, Huston et Kinser explorent ainsi de nombreuses idées autour de cette imbrication de concepts, mais leur correspondance demeure cependant échevelée et peu concluante. Il y a là, sans doute, les aléas d'un sujet trop vaste, auxquels s'ajoutent de nombreux tâtonnements attribuables à l'entente difficile entre les auteurs dans la définition même de leur sujet. Pendant que Sam Kinser recherche en vain à l'intérieur des sociétés primitives, et même chez les peuples paléolithiques, des modèles différents de représentations de l'amour et de la guerre, Nancy Huston poursuit une quête de sens répétitive à partir de constats d'analogie et de rapports d'équivalence (le sang des hommes/les larmes des femmes, l'accouchement/la bataille, etc.) qui, au-delà de l'étonnement qu'ils provoquent, expliquent souvent bien peu de choses.

Pierre Poulin



LA VÉRITÉ BLESSÉE Marie-Alain Couturier Plon

La Vérité blessée rassemble les derniers écrits (de 1939 à sa mort en 1954) du père Marie-Alain Couturier. Connue par certains ici pour son passage, durant la guerre, à l'École du Meuble de Montréal, le père Couturier demeure avant tout la figure importante du renouveau de l'art sacré en France, comme il fut aussi un défenseur convaincu de l'art moderne et l'ami des grands créateurs de son époque (Matisse, Picasso, Chagall, Le Corbusier, etc.).

Trois lignes de force animent ces textes, écrits sous forme de journal: la religion, la politique et l'art. Des réflexions et amorces de réponse à ces questions que tente le père Couturier (on ne peut dire «l'auteur» vu ses prétentions absolument non littéraires et malgré que ces textes dénotent une excellente maîtrise de la langue) se dégagent un sentiment profond de liberté. Liberté au sens de ce détachement extrême que procure la foi (celle des «incroyants» y compris), mais aussi cette liberté qui nous fait combattre l'oppression sous toutes ses formes, politiques ou autres. C'est à partir de ce même principe que le père Couturier réclame pour l'art une parfaite autonomie, sans aucun compromis d'ordre idéologique.

commentaires

que, moral ou académique. «L'art n'est pas la morale. En art, la fin justifie les moyens, tous les moyens.» Alors seulement l'art devient sacré (non pas religieux), lorsqu'en lui le sacrifice du monde, de ses partages, de sa matière, de sa violence, est pleinement «consommé».

De sa fréquentation des grands artistes de son temps, outre les observations toujours très justes qu'il en retire à propos de l'art, de sa genèse, de sa force, le père Couturier a également noté certains entretiens, quelques paroles choisies qui confèrent à son journal une valeur (supplémentaire) de témoignage. Mais, surtout, dans l'ensemble, de parole. Ce que nous dit, dans son avant-propos, Michel Serres: «J'entends une voix qui vient de mon enfance, j'en reconnais les inflexions, la chaleur, parfois le sens. Je n'entends pas celle qui pourrait lui répondre, dans notre désert présent.»

Pierre-Stéphane Aquin

ESSAIS, tome II William Burroughs Christian Bourgois, 1984

En terminant *Essais II* de Burroughs, je me suis fait la réflexion suivante: il est meilleur essayiste que romancier. Inventeur de la méthode du «cut up» en littérature, Burroughs aura eu de nombreux imitateurs. Il serait toujours surprenant qu'on l'imitate dans ces essais. Généralement d'une écriture simple, l'ensemble des écrits réunis porte sur l'écriture, sur l'art de faire et de dire les choses. Burroughs nous dit: «Matthew Arnold formulait trois questions que la critique littéraire devait se poser et auxquelles il devait répondre: Qu'est-ce que l'écrivain tente de faire? Jusqu'à quel point y est-il parvenu? Cela vaut-il la peine?»

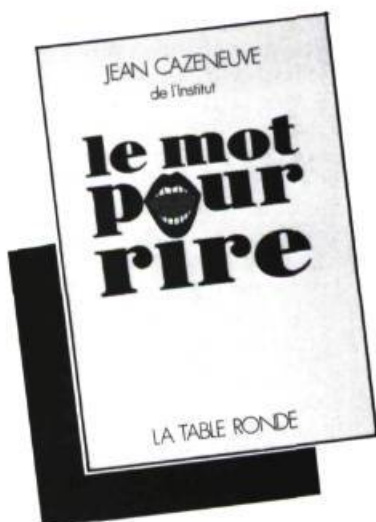
Je réponds donc aux trois questions en prenant pour objet



le livre de Burroughs:

1. L'auteur se demande si l'écriture peut s'enseigner et il est à un cheveu de répondre oui.
2. Beaucoup de textes dévient du sujet initial. L'auteur demeure souvent vague et, parfois, il nous perd.
3. Oui, mais c'est une question éternelle. Il faut, je pense, ne jamais en faire l'obsession de sa vie. Ici ce n'est pas le cas.

Marc Chabot



LE MOT POUR RIRE Jean Cazeneuve La Table Ronde, 1984

Avec un tel sujet (pas forcément nouveau: voir Bergson, Freud,

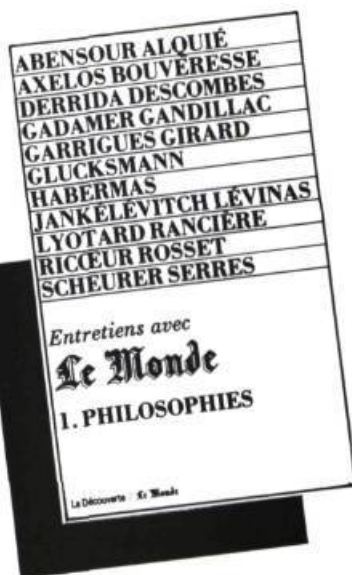
Jankélévitch, Mauss et *coetera*), le sociologue Cazeneuve aurait fort bien pu se permettre d'écrire «un livre pour rire» (entendre: un canular). N'importe quoi, en fait, sauf distiller l'ennui.

Or, si *Le mot pour rire*, de prétendre l'éditeur, «conjugue deux ambitions: faire rire et donner à réfléchir sur ce «propre de l'homme» célébré par Rabelais», moi j'ai réfléchi sur l'utilité de l'ouvrage et à peine souri: c'est qu'il nous faut passer au travers d'une première partie costauda et indigeste où l'auteur nous fait une longue (oh combien) nomenclature de citations, de mots d'esprit, d'histoires dites drôles, de maximes propres à provoquer, depuis l'Antiquité sinon la Préhistoire, la détente des maxillaires nécessaire à l'apparition de ce bruit que, chez le volatile à crête — la volaille, donc — on appelle «gloussement».

Restent les deux autres parties. Comme la proportion de citations a largement diminué, ça allège le texte et on peut enfin se consacrer aux choses sérieuses: la «physiologie du rire et du sourire» et les «phénoménologie, sociologie et psychologie du rire», par exemple. Cazeneuve devient plus théorique et s'en tire, disons, honorablement. Ainsi vous saviez, vous, que le rire est souvent provoqué par la transgression d'un interdit?

Le problème de Cazeneuve, c'est qu'il a voulu trop bien faire: vulgariser des propos savants sans pour autant abandonner une certaine gravité tout en conservant un humour qui pourrait provoquer... provoquer quoi? le rire, auquel cas vous pourriez commencer votre propre réflexion sur le quoi? le rire. Moi ça me donne envie de préparer une anthologie d'histoires salées où je pourrais gloser sur le phénomène du sel de mer et de la physiologie des pierres rénales en abordant au passage le caractère ambigu de la saumure.

Francine Bordeleau



ENTRETIENS AVEC LE MONDE

T.I., Philosophes
Éd. La Découverte/Le Monde, 1984

Depuis 1979, le grand journal *Le Monde* publie chaque semaine un entretien avec une des sommités de la culture française, en particulier donc avec les principaux représentants de la philosophie française depuis 1968, que certains ont commencé à nommer *post-sartrienne*.

Les responsables de ce premier volume d'entretiens admettent d'emblée qu'ils ont dû choisir, c'est-à-dire mettre de côté certains auteurs pour en retenir d'autres. Mais leur choix, pour arbitraire qu'il soit, demeure dans l'ensemble judicieux, comme en témoignent les quelques noms suivants: Ferdinand Alquié, Kostas Axelos, Jacques Bouveresse, Jacques Derrida, René Girard, André Glucksmann, Vladimir Jankélévitch, Paul Ricoeur, Michel Serres, etc. À cause de son influence plus que marquante ces dernières décennies en France, l'École de Francfort est représentée par Miguel Abensour, Jürgen Habermas et Hans Georg Gadamer.

Au fond, ce petit livre d'entretiens a tout pour attirer la curiosité, mais il possède le défaut de sa qualité, celui d'être

ESSAIS ÉTRANGERS

commentaires

trop bref. Il est aussi agaçant que décevant de voir un grand penseur coincé dans quatre ou cinq pages pour faire connaître ses thèses principales.

Martial Bouchard

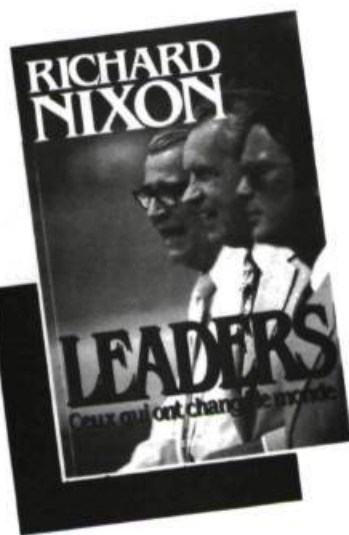
LEADERS — CEUX QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

Richard Nixon

Libre Expression, 1984

Nous savons que la fonction sociale de l'individu peut ajouter à sa crédibilité. À tort ou à raison. Quelques-uns en profitent allègrement. Évidemment, Nixon a rencontré des chefs d'État; Churchill, de Gaulle, Krouchtchev, Mao, Le Chah, etc.. Il nous livre donc des informations et des anecdotes qu'il est seul à connaître et, j'ajouterais, qui ne sont pas sans intérêt. Cependant, ses réflexions idéologiques, sa philosophie de l'exercice du pouvoir me semblent quelquefois infantiles, voire aberrantes. Parfois, je n'ose présumer de l'âge mental qu'il prête à ses lecteurs. J'exagère? Voyez la salade. Le tout repose sur le culte de l'individu. Ces grands hommes qui impriment une direction à l'histoire, qui changent le monde. Ajoutons que ce qui fait un grand chef, c'est «un grand homme, un grand pays, un grand projet», et le menu sera complet.

À la première page, nous apprenons qu'il nous est impossible de comprendre les motivations d'un chef si nous sommes simples spectateurs. À la dernière, que les critiques n'ont pas de mérite, ne connaissant ni défaite ni victoire; que c'est le lot de ceux qui sont dans «l'arène», «dans la sueur et le sang», bref, des leaders. Entre ces propos édifiants, nous avons les portraits des grands. Krouchtchev est le pivot central, le barbare, l'incarnation du mal, avec ses yeux qu'il pilait «comme se servant d'une mitraillette». Il reste la prouesse autant «littéraire» qu'idéologi-



que de Nixon, soit dénier le communisme, tout en se ménageant la Chine alliée: donner le portrait de Chou En-Lai, plutôt que celui de Mao. Lire le discours idéologique dans la transparence du texte, mais aussi, dans l'organisation structurelle du livre. C'est de toute beauté!

Alain Lessard



OTOBIOGRAPHIES

Jacques Derrida
Galilée, 1984

Quelques mots seulement pour dire aux gens du Québec que, s'ils ont déjà en leur possession le collectif *L'Oreille de l'autre* (VLB, 1982), il est inutile

d'acheter *Otobiographies*, qui est une reprise.

Ce texte a aussi été publié en allemand, il a fait l'objet d'une conférence à Montréal et d'une autre aux États-Unis. Chaque fois, Derrida ne fait je suppose que le présenter de nouveau. Aux États-Unis par exemple, il devait faire un parallèle entre la Déclaration d'indépendance et la Déclaration des droits de l'homme. Il nous explique pendant une quinzaine de pages pourquoi il ne le fera pas et nous repasse sur Nietzsche. Derrida se répète comme un bon vieux chanteur de pommes fabrique des disques souvenirs.

Marc Chabot

HITLER — LES CARNETS INTIMES DU DR MORELL

David Irving
Acropole

«22 janvier 1945 Midi. A bon appétit; a bien dormi (sans somnifères). 10 cc Calcium Sandoz 20 p. 100 et glucose i.v. Vitamultin forte et foie i.m. (...)

27 janvier 1945 13h25. N'a pas pris le Luminal. Suite à la situation militaire tendue et à ses répercussions, accentuation du tremblement du bras et de la jambe gauche. À part cela, n'a aucun sujet de plainte. Glucose et Calc. Sandoz i.v. (...)

15 février 1945 13h40 Glucose et Benerva fortiss. i.v. Tension 138mm. Pouls 72. N'a rien à signaler. Moral plutôt bas, semble méfiant. Cause: la situation à l'Est et le bombardement de Dresde.»

Ce nouveau sur Hitler nous provient des *Carnets Intimes* du Dr Theodor Gilbert Morell, qui fut le médecin personnel d'Hitler de 1937 à 1945. Confisqués par les services secrets des États-Unis dès 1945, ils viennent d'être retrouvés par un historien britannique spécialiste de la Seconde Guerre mondiale: David Irving. L'ouvrage



traduit en français chez Acropole nous donne le texte du Dr Morell accompagné au besoin de commentaires de l'historien Irving. On éprouve à la longue quelque lassitude à lire ces centaines de détails médicaux donnés au jour le jour, mais on est en même temps fasciné par le rapport de réciprocité entre l'histoire qui se fait et la maladie qui se vit.

Martial Bouchard

NOUVEAUTÉS

La raison et la passion

Jean Hamburger
Seuil

Proust musicien

Jean-Jacques Nattieri
Christian Bourgeois Ed.

À propos de Sartre et de l'amour

Suzanne Lilar
Idées Gallimard

La nourriture-névrose

Michèle Declerck et Jane Lagier
Denoël Gonthier, coll. femmes

L'enfance du monde

Emmanuel Tood
Seuil

La mise en scène du rêve

Solomon Resnik
Payot

Les dessous de l'olympisme

M. Caillat et J.M. Brohm
Maspero

Les 36 eskimos de l'île aux mouettes

Jean François Le Mouél
Berger Levrault